Collège de Montréal

Classe de rhétorique
1888-1889

Rapport du Conventum

31 juillet, 1er et 2 août
1900



IMPRIMERIE MAISONNEUVE
[illegible] AVENUE LASALLE
MONTRÉAL
[illegible]

IN MEMORIAM



Rév. J.-A.-S. PERRON,
Ex-président du "Conventum"

Collège de Montréal

Classe de rhétorique
1888-1889

Rapport du Conventum

31 juillet, 1er et 2 aout
1900



IMPRIMERIE MAISONNEUVE
478, AVENUE LASALLE
MONTREAL

1919

Mes bien chers confrères,

Le 14 mars 1918, en vous faisant part du décès de notre regretté confrère Joseph-Alexandre-Stanislas Perron, prêtre, curé de Sainte-Anne de Bellevue, je vous disais : " Le Conventum était son oeuvre ".

Chargé, comme notaire, du règlement de sa succession, j'ai trouvé, dans ses cartons, les " Rapports " qui suivent ou plus exactement, je dois à l'obligeance de notre confrère le Rév. J.-D. Meloche, prêtre, vicaire à Vaudreuil, qui en a uni les feuillets épars et les a transcrits, le plaisir que j'éprouve aujourd'hui à vous communiquer ces rapports.

Vous y trouverez la preuve que le Conventum était son oeuvre.

Je crois savoir que ces " Rapports " ont été préparés par le Rév. Pierre-Auguste Fournet, p.s.s., décédé depuis et qui avec son confrère le Rév. L.-J.-M.-Emmanuel Bouhier, p.s.s., bien que nous étant étrangers, ont su se faire nôtres par leur sympathique présence et leur actif concours, dans ces circonstances.

Remis à M. Perron, celui-ci les a, jusqu'à sa mort, relégués au fond de ses tiroirs (serait-ce scrupule d'étaler ses " largesses " ?) ; d'aucuns peut-être l'en blâmeront, mais je suis tenté, moi, son successeur en office, de le bénir de m'avoir ainsi fourni l'occasion de les publier " à sa mémoire ".

Mes bien chers maitres,

Vous nous avez toujours témoigné tant de sympathie, que j'ai cru que ces rapports, en rappelant à votre souvenir un groupe de vos anciens élèves, ne vous seraient pas indifférents.

Camille PAQUET,
Président du " Conventum ".

Montréal, 15 décembre 1918.

N.B.—Ces rapports sont publiés tels que rédigés aux époques des événements qu'ils relatent.

Rien n'y a été ajouté, rien n'en a été retranché.

Rapport du Conventum
1888-1889

---

31 juillet, 1er et 2 août 1909

DÉDICACE

Trop longtemps suspendue aux saules de la rive,
La lyre sous nos doigts ne sait plus retentir,
En vain appelons-nous la note souple et vive
Qui chante au fond du coeur et voudrait en jaillir.

Hélas ! Même destin ont souvent sur la terre
Les sentiments de l'âme et le parfum des fleurs,
On voit les plus exquis rechercher le mystère
Où les ris sont plus purs et plus suaves les pleurs.

Il en est bien ainsi de la reconnaissance,
Timide et délicate odeur du souvenir,
Elle fuit le grand jour, se plait dans le silence,
S'exhalant du passé, parfumant l'avenir.

Souvenirs du Collège, oui, vous avez des charmes
Que rien dans le présent ne saurait éclipser,
Et plus d'un rayon luit même au travers des larmes
Qu'un malheur d'écolier faisait jadis verser.

Aurores d'autrefois, que vous paraissiez belles
Mêlant l'or et l'azur dans nos yeux de seize ans !
Terre et ciel souriaient ; et nos blanches nacelles
S'abandonnaient sans crainte aux caresses des vents.

L'amour veillait sur nous dans cet heureux asile
Accroché comme un nid aux flancs du Mont-Royal ;
La vie était aimable et la vertu facile
Et nous volions joyeux vers le bien idéal.

Une voix soulevait notre ardente jeunesse,
La lançait haletante aux sommets radieux,
Soutenant son essor loin de toute bassesse
Et soufflant dans nos coeurs le saint tourment du mieux.

Voix aimée à l'égal de la voix fraternelle,
Voix éteinte à jamais dans la nuit du tombeau,
Mais qui résonne encore auguste et solennelle
Pour nous porter au bien et nous conduire au beau.

Combien de fois les traits de ce vénéré maître
Sont venus au devoir ranimer notre esprit ;
Au seuil du temps passé nous le voyons paraître :
Son visage si doux comme autrefois sourit.

Il n'est plus ; et vos mains ont reçu l'héritage
Que son coeur généreux avait rêvé si beau !
Du livre commencé vous continuez la page,
L'ébauche se parfait sous le même ciseau.

Lorsque nous revenons au foyer de famille,
Aux grands, aux petits même, un moment nous mêler,
Nous voyons avec joie, en franchissant la grille,
Les mêmes bras s'ouvrir, le même coeur parler.

Alors les jours passés se prennent à revivre,
Pleins d'air pur, de soleil, sous un ciel de printemps,
Ayant roses et lis dont la senteur enivre
Et la fleur d'amitié qui triomphe des ans.

C'est ici la chapelle où nos coeurs en prière
S'unissaient chaque jour sous le regard de Dieu,
Et plus loin c'est l'étude, atelier de lumière,
Où l'on travaillait fort, où l'on dormait un peu.

Quel plaisir de revoir les vieux murs de la classe
Où nous suivions Enée et sur terre et sur mers,
Tandis que souriant le malicieux Horace
Laissait négligemment couler l'or de ses vers.

Sur la cour déployant leurs vertes broderies
Les arbres semblent dire : "Amis, souvenez-vous,
Notre ombre protégeait vos longues causeries.
Avez-vous loin d'ici goûté bonheur plus doux ?"

Ainsi tout nous rappelle en un muet langage,
De nos jours disparus le divin souvenir ;
A nos yeux, du passé tout reflète l'image,
On dirait un miroir que rien n'a pu ternir.

Au gouffre de l'oubli ravir d'aimables heures,
Enchanter le présent des charmes du passé,
Entre les amitiés resserrer les meilleures.
Quel rêve ! Puissions-nous l'avoir réalisé !

Oui, tel est bien le but de ces modestes pages
Qu'osent vous présenter, Monsieur le Directeur,
Des coeurs reconnaissants ; petites fleurs sauvages,
Puissiez-vous leur trouver une douce senteur !

Rapport du Conventum
1888-1889

---

31 juillet, 1er et 2 août 1900

Après plus de dix années de séparation, il est doux aux élèves d'une même classe de se retrouver dans la maison où s'écoulèrent les plus belles années de leur jeunesse. Dans les voies diverses où les a conduits la Providence, ils ont emporté au fond de leurs coeurs, environné d'une auréole que rien n'a pâlie, le souvenir de leur Alma Mater. Là, leur intelligence, altérée de lumière, sortit de ses langes, se développa graduellement et s'éprit d'un noble amour pour le vrai, pour le beau et pour le bien ; là, leur âme, cultivée avec un soin jaloux, s'illumina de foi, et, tournant ses regards vers les hauteurs, entra résolument dans le chemin sacré du devoir et de la vertu. Ils le savent ; aussi quelle joie de se voir réunis dans ces " vieux murs tant aimés ",

" Dans ces lieux encore pleins des fastes de leur âme ! "

Pour y venir, ils ont défié l'espace, dédaigné les affaires.

L'un d'eux n'a pas hésité à franchir plus de quatre cents lieues ; un autre est accouru du Vermont ; Saint-Hyacinthe, Valleyfield avaient aussi leurs représentants. Tous venaient renouer avec le présent l'heureuse chaine du passé, revivre les plus purs et les plus suaves souvenirs de leur jeunesse, aspirer les parfums d'innocence qui embaumèrent leurs jours de Collège, se retremper pour les longues et laborieuses luttes de la vie, renouveler enfin au pied de l'autel, les promesses de fidélité, les serments d'amour qu'en des jours de lumière et de grâce ils laissèrent tomber de leurs lèvres avec ferveur. A voir leur empressement, les joyeuses manifestations de leur amitié, on se rappelait les strophes du poète :

" Quand le ciel plus clément ramène l'hirondelle
Elle sait retrouver son nid dans le hameau ;
Serons-nous moins aimants et plus oublieux qu'elle.
Oublierons-nous notre berceau ? "

Le 31 juillet

La journée doit se passer entière au collège. Dès 8½ heures, arrivent les premiers invités. M. Perron, président du Conven-

tum, est là pour les accueillir. Le ciel, chargé de nuages, ne laisse pas tomber un rayon sur la pelouse qui s'étend devant la maison. On se passera de soleil, mais non de gaité, car voici M. Camille Paquet, le bout-entrain de jadis. On compte sur lui, on ne sera pas déçu. Il a laissé la gravité du notaire dans son étude, il nous apporte la désinvolture délicieuse et l'espièglerie de bon aloi d'un esprit fin et éveillé.

Après M. le secrétaire, arrivent tour à tour :

M. J. Bourget, curé de Saint-Régis—un expert en iroquois.
M. N. Hurteau, vicaire à Lachine.
M. N. Bourbonnais, vicaire à Saint-Louis de Gonzague.
M. L. Desjardins, vicaire à Saint-Vincent de Paul.
M. G. Gauthier, de l'Archevêché.
M. F.-X. Tisseur, vicaire à Rigaud.
M. A. Guay, vicaire à Saint-Denis (Montréal).
M. F.-X. Caisse, vicaire à Saint-Jérôme.

MM. les docteurs W. Derome, de Montréal ; A. Ouellette, de Saint-Albans ; H. Valois, de Sainte-Anne de Bellevue ; R.-A. Girardin, du Michigan ; M. E. Marcotte, agronome de Saint-Roch ; enfin MM. R. Neveu et J.-B. Clément, p.s.s. et professeurs au Grand Séminaire de Montréal. En tout 17.

Plusieurs manquent au rendez-vous, soit qu'on n'ait pu découvrir leur adresse, comme MM. Dempsey, professeur, et Sainte-Marie ; soit en raison d'un trop grand éloignement comme MM. Oscar Gauthier et J.-N. Dupuis, actuellement en France ; soit enfin pour maladie ou d'autres motifs comme M. J. Meloche, vicaire à Vaudreuil ; M. A. Dufresne, médecin dans le Michigan ; MM. Cronan, Leclair, Marchand, Phénix, Chalifoux et Plante.

Longtemps avant 9½ heures, le corridor est rempli d'anciens, arrivés de toutes les directions. Les maitres actuels du Collège sont là pour souhaiter la bienvenue à ces représentants du passé. M. Lelandais, directeur, leur ouvre sa chambre. On la remplit de joyeuses clameurs ; on est si heureux de se revoir. On échange de fraternelles poignées de mains. Les coeurs parlent tout haut et l'entrain le plus joyeux anime les groupes.

M. Laliberté qui leur enseigna les Belles-Lettres, M. Portier qui fut leur professeur de Syntaxe reçoivent une respectueuse ovation de leurs élèves d'antan.

Mais voici M. Chevrier, jadis professeur de Méthode ; puis M. Bédard, professeur de Versification : les propos deviennent plus bruyants, la joie plus expansive. Tous les maitres du "bon

vieux temps " sont présents sauf M. Schlicking, professeur de Rhétorique, qui n'a pu répondre à l'invitation de M. le Président ; sauf aussi MM. Deguire, ancien directeur du collège et Brasseur, professeur d'Eléments, qui ont quitté ce monde et ont déjà reçu la récompense des bons serviteurs.

La Sainte Messe

La vieille cloche sonne. Il est 9½ heures. Les anciens reconnaissent son timbre joyeux et se dirigent vers la chapelle. M. Lelandais, directeur actuel du Collège est à l'autel offrant pour tous les frères réunis l'auguste sacrifice. M. Perron et M. Paquet dirigent les chants. Autour d'eux se sont groupés ceux que le ciel a favorisés d'une belle voix. Bientôt les échos de la chapelle, endormis depuis la sortie, retentissent des vieux cantiques à la Vierge que l'on aimait à chanter aux jours du Collège. Que de souvenirs délicieux ils éveillent au fond des âmes ! De douces larmes coulent des yeux de ceux qui se sont assis en bas à la place qu'ils occupaient jadis. Ils revivent ces jours ensoleillés où Dieu d'une main paternele préparait leur âme pour l'avenir ; et ils se surprennent à dire les paroles de Pierre au Thabor : " Bonum est nos hic esse—Oh ! qu'il fait bon être ici ! "

Cependant le sacrifice s'avance ; aux cantiques d'antan ont succédé les versets du Magnificat. C'est l'hymne de la reconnaissance, il jaillit du coeur ; chacun sent que c'est de l'autel qu'ont découlé les grâces qui l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui dans la Société ou dans l'Eglise, et éprouve le besoin de faire monter vers le ciel de joyeuses actions de grâces : " Fecit mihi magna qui potens est "—oui Dieu a fait pour nous de grandes choses ".

Récréation

Après la sainte messe, notre joyeuse bande se répand dans les cours et dans les salles de récréation. Je ne sais qui a dit : " Que revoir son pays, c'est revoir sa jeunesse ", le mot est vrai à la lettre appliqué au collège. Chacun de nous l'éprouve en franchissant le seuil de la salle des grands.

Bien des changements, bien des améliorations y ont été faites, ici, un cheval rembourré, là, une barre fixe, à côté une échelle, plus loin une salle de musique vitrée et une de lecture : ce sont choses qui n'existaient pas de notre temps ; et même, ou je ne me trompe, une couleur plus gaie jetée sur les boiseries

invite aux ébats et aux jeux ; et cependant, en dépit de toutes ces modifications, nous nous sentons en lieux connus, en lieux amis ; en les revoyant, nous revivons les jours d'autrefois. Au dehors, dans la cour, les arbres ont grandi, car onze ans, c'est un grand espace dans la vie de la plante, comme dans celle de l'homme— " magnum aevi spatium " ; mais ici, comme là, nous nous sentons connus, et quand nous revenons, ils chantent dans notre mémoire ces vers du poète :

"Là mon coeur, en tous lieux, se retrouve lui-même ;
Tout se souvient de moi, tout me connait, tout m'aime ;
Mon oeil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre son nom".
(Lamartine)

Il faut donc redevenir écolier. M. Paquet donne le ton. A bas le castor et vive la casquette ! Il se passe une ceinture bleue autour de la taille, et la métamorphose est accomplie. Il y a bien sa moustache qui est d'une régularité douteuse. Peut-être M. Deguire, en dépit de sa tolérance, ne l'eut pas soufferte ; mais M. Chevrier est plus facile :

Libertas.... quae sera tauren....
Candidior post quam tondenti barba cadebat....

Il y a un rapport étroit entre la barbe et la liberté.

On se met à jouer. Tandis qu'un groupe se dirige vers le jeu de paume, d'autres aux humeurs plus calmes saisissent une queue et s'installent autour des billards. Cependant plusieurs sont restés autour de M. Chevrier, et l'on se livre à un feu roulant de traits d'esprit et de calembourgs, dont la malice ou la flamme grivoise viennent s'éteindre dans un souvenir émouvant du passé. Ainsi s'écoule l'avant-midi. A l'annonce du diner, les joueurs de " hand ball " harrassés, n'en peuvent plus, abandonnent la lutte et le combat finit faute de combattants.

Le dîner

M. Chevrier, en sa qualité d'ancien maitre de discipline, tire la clochette ; et, comme le silence ne s'établit pas aussitôt, il se redresse comme jadis, croise les bras d'un air déterminé et d'un ton sec, quasi métallique, profère ce seul mot : " J'attends ". L'effet est magique ; "pietate gravem ac meritis si forte virum quem conpexere, silent ".

Tout bruit cesse, et, deux à deux, MM. Perron et Paquet en tête, silencieux comme des premiers communiants, la classe défile sous l'oeil rayonnant et ravi de M. Chevrier. On descend au réfectoire. MM. Charrier, curé de Saint-Jacques ; Gauthier, économe de Notie-Dame ; J.-A.-G. Saint-Jean, curé de Saint-Denis, tous trois anciens professeurs de la maison, se sont joints à nous. La table est pleine. M. Lelandais, assisté de MM. Perron et Paquet, préside ces fraternelles agapes. M. Guindon, économe, avait superbement ordonné le menu. Abondance et choix des mets et des vins disaient en leur langage : "C'est de tout coeur que Alma Mater vous reçoit". Les conversations s'engagent, s'animent, manifestant la joie et l'allégresse de tous. Les anciens professeurs de voir à leur table cette belle couronne d'anciens, et d'aucun songe peut-être au mot charmant de l'Ecriture : "Filii tui sicut novellae in circuitu mensae suat", "vos fils sont brillants comme des pousses nouvelles autour de votre table".

Vers la fin du repas, le silence se fait solen l.

M. Perron, président du Conventum, s'est levé pour un discours. Nous regrettons de ne pouvoir le reproduire in extenso. Après s'être excusé d'être au-dessous de la tâche qui lui incombe et dans l'impossibilité de traduire les sentiments que cette réunion excite en son coeur, M. le président, avec beaucoup de finesse et d'apropos, dit à chacun des anciens maîtres présents un mot de reconnaissance et d'éloge. Il donne ensuite un souvenir ému à ceux qui ne sont plus : MM. Deguire et Brasseur. Puis, venant au présent, il remercie M. le Directeur de la cordiale hospitalité que les membres de la Convention ont trouvée au Collège. "Nous sommes heureux de reporter sur vous, ajoute l'orateur, l'affectueuse vénération dont nous entourions votre prédécesseur". En disant ces mots, M. Perron portait la main dans une des poches de sa soutane. Qu'allait-il en tirer ? Une enveloppe : "Veuillez accepter cette modeste offrande comme témoignage de la persévérante affection et de l'indéfectible gratitude que conservent à leur Alma Mater les élèves du cours de 1888-1889. Vous élèverez dans la cour des petits une statue à saint Joseph, que nous serons heureux nous-mêmes de venir revoir un jour".

M. Perron se pose ensuite cette question : Avons-nous fait honneur à notre Alma Mater ? Sans hésiter il peut répondre oui. Tous les élèves de la Rhétorique de 1888-89, partout où ils ont passé ont été dignes de l'éducation qu'ils ont reçue. Quinze

sont dans les rangs du clergé ; sur ce nombre, six ont poursuivi à Rome les études supérieures de théologie, les autres, dans les paroisses où la divine Providence les a placés, accomplissent le bien sans compter avec leurs forces. Sur dix laïques, six ont conquis par de sérieuses études le grade de docteurs, et exercent avec succès leur art ; divinum opus sedare dolorem—un seul et non des moindres, est devenu l'un des notaires les plus distingués de Montréal ; les autres, dans diverses positions, sont de ces hommes de devoir et d'honneur qui sont la sauvegarde de la société. — Après cet éloge justement mérité de ses confrères, — et M. Perron n'a oublié que lui seul qui depuis dix ans jouit de l'estime et de la confiance des archevêques de Montréal, Mgr Fabre et Mgr Bruchési, il lit au milieu du plus religieux silence, la dépêche suivante :

Oka, juillet 21, 1909

" Aux condisciples et à leurs dévoués professeurs réunis au Collège de Montréal pour leur Conventum, mes souhaits de joyeuse fête et ma plus cordiale bénédiction...... "

L'archevêque de Montréal.

Est-il besoin de noter ici les applaudissements qui accueillirent ce télégramme de Sa Grandeur. M. le Président ne pouvait mieux achever son discours. — Ce fut au milieu des battements de mains que M. le Directeur se leva pour répondre. Il était visiblement ému. Ici encore nous avons le regret d'avoir à suppléer par une froide analyse au discours prononcé. C'est avec douleur qu'on s'y réduit, car c'est éteindre et obscurcir les délicatesses du sentiment et les fines nuances de la pensée sous l'uniformité terne et glaciale d'un rapport. Dans une langue sobre et précise, M. Lelandais remercia les membres du Conventum de leurs excellents sentiments et du don qu'ils ont bien voulu faire à la division des Petits. " Je ne puis me flatter, a-t-il ajouté, de remplacer auprès de vous M. Deguire ; j'y tâcherai cependant. Si je ne vous ai pas connus comme élèves, j'ai ouï parler du bon esprit qui animait votre classe, et, sans doute, plus d'une des difficultés qui ont entravé mes débuts eussent été levées aisément, si vous aviez été là. Votre influence n'en a pas moins produit ses fruits ; et je puis vous assurer que vos jeunes frères n'ont point dilapidé l'héritage de devoir, de travail et d'honneur que vous leur avez légué. Que ne sont-ils ici pour bénéficier de

l'exemple de mutuelle affection et de sincère fidélité à vos maîtres que vous donnez aujourd'hui ". M. le directeur termine en disant particulièrement merci aux messieurs qui se sont chargés de l'organisation du Conventum et en renvoyant les respectueux hommages de sa maison à Sa Grandeur Monseigneur de Montreal. — Tandis que les salves d'applaudissements couvrent les dernières paroles, M. Paquet s'est levé et lit un télégramme, reçu le matin, de M. Adrien Brien, beau-frère de M. Perron, souhaitant la bienvenue, à Chambly, aux condisciples et aux professeurs. Le repas se termine par la récitation des grâces et de l'angelus.

L'après-dîner

Après le repa , les amis portent leurs pas " suivant l'usage antique et solennel " vers la chapelle pour une courte visite au Saint-Sacrement, puis récitent à genoux l'Ave Maria à la Vierge, tout comme jadis, avant de se rendre dans les cours. Malheureusement le ciel s'est voilé, de sombres nuages poussés par le vent effleurent le sommet du Mont-Royal, et une pluie fine tombe qui nous retient à l'intérieur. C'est le moment des effusions intimes, des confidences, des vieux incidents d'autrefois racontés de nouveau, des tours d'écoliers redits à la grande joie de ceux qui en furent les témoins et les héros. On reprend le langage d'il y a dix ans : " Te souviens-tu ?.... Nous étions en classe.... Te rappelles-tu ?.... Un jour pendant l'étude, etc.... Ces mots reviennent comme une longue litanie et servent à enchâsser une suite de traits qui soulèvent l'hilarité.

Mais le programme de la soirée portait une séance musicale. Vers 2½ heures, on monte à la salle des exercices. C'est là que se distribuent les jeudis matins les notes de conduite et de travail pour la semaine. Redevenus élèves, les membres du conventum veulent recevoir les leurs. Un d'eux satisfait aux désirs de tous, et les 7 durement motivés pleuvent plus drus que la pluie sur les malheureux élèves. Mais quelques notes d'une douceur céleste ramènent le silence dans la classe assez disposée au chahut. M. Bouhier, professeur d'histoire, commence sur "l'orgue éolien" la sérénade de Gounod. Les morceaux se succèdent entrecoupés de débits ou de contes intéressants. Les contes plaisent à tout âge :

Non semper arcum
Tendit Apollo....

Voici la sonate à la lune de Beethoven ; bientôt les accents guerriers et enlevants de la "Marseillaise" ; puis plusieurs ouvertures d'opéras. A tour de rôle, chacun a son mot, l'un fredonne une chanson, l'autre lance un quolibet ; les esprits s'enflamment en se frottant, il en sort des étincelles ; et les heures passent inaperçues, comme pour ce bon moine qui s'oublia cent ans à prêter l'oreille au chant d'un rossignol fantastique. M. Bouhier clôt la séance par le chant du "Soir" de Gounod.

La séance finie tous se réunissent devant la porte principale du Collège, afin d'y être photographiés en groupe par M. Perron. L'opération réussit, parait-il, à merveille. Nous n'avons pu, malheureusement, nous procurer cette photographie.

Vers le même temps un télégramme était envoyé à Sa Grandeur en villégiature au Lac des Deux-Montagnes.

"Les élèves de la classe de Rhétorique 1888-89 et leurs professeurs profondément reconnaissants de la délicate attention de Sa Grandeur, la prient d'accepter leurs sincères remerciements et l'assurance de leur entier dévouement".

Signé : Camille PAQUET, secrétaire.

Un second télégramme fut expédié à M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice, à Montréal, qui avait prié M. le Directeur d'offrir ses voeux aux membres de la Convention. En voici les termes :

"Les élèves de la classe Rhétorique 1888-89, réunis en conventum au Collège de Montréal, prient M. le Supérieur d'accepter l'humble expression de leur profonde vénération et de leur vive reconnaissance".

Camille PAQUET, secrétaire.

Cependant 4 heures ont sonné et M. l'économe presse ses hôtes de descendre au réfectoire pour se rafraichir. On le suit sans peine et l'on fait honneur, tout en poursuivant les gais propos, au magnifique goûter qui est servi.

Peu après, on se sépare, mais ce n'est pas pour longtemps ; tous doivent se réunir à 7 heures à la gare Bonaventure, afin d'y prendre le train de Chambly. La plupart des anciens descendent à Montréal pour y faire leurs préparatifs de départ. Quelques-uns seulement restent au Collège. Les derniers bruits s'éteignent dans les corridors, et la maison, rendue pour une journée à son animation ordinaire retombe dans le silence et le calme morne du temps des vacances.

Le départ

A l'heure fixée, les membres du Conventum arrivent de tous côtés et par tous les moyens de locomotion, au rendez-vous, la gare du Grand-Tronc. M. le Président s'est procuré des billets pour tous. On se groupe autour de lui.

Aux condisciples sont venus s'adjoindre MM. Lelandais, Bouhier, Fournet, du Collège. Survient bientôt M. Chevrier de Saint-Jacques. Son visage est radieux, ses yeux rayonnent malicieusement : il porte sous le bras un gros volume, précieusement enveloppé. Vite on l'entoure ; et les questions se pressent : " Qu'est-ce que cela ? Quel est ce livre ?...." Messieurs, silence ! ce sont les fables de Phèdre ! Un joyeux éclat de rire accueille cette déclaration. Et pied droit en avant, l'on se dirige vers le train de Chambly. Les personnes en gare se demandent sans doute quel est ce groupe composite, où l'on voit la soutane alterner avec l'habit laïque, le manteau romain aller de pair avec la douillette, le chapeau dit " castor " et le chapeau " bateau " démocratiser avec la casquette de voyage ou le simple " melon ". Mais, aux visages francs et ouverts, à la douce cordialité, aux éclats de gaité, l'on juge vite qu'un même sentiment fait battre tous les coeurs.

Déjà tous ont pris place dans le même wagon. Les saillies humoristiques et les plaisanteries bon enfant mettent un rayon dans cette fin de jour sans soleil. Cependant quelques regards inquiets se portent de temps en temps sur un nouveau personnage qui s'est jeté seul sur une banquette à côté de nous. En face de lui, sur la banquette opposée, à demi dissimulée sous une couverture de toile, une machine d'aspect peu rassurant, intriguent nos compagnons.

M. C. Paquet fait part de ses inquiétudes à M. A. Girardin qui semble comprendre la gravité de la situation. Un tuyau noir comme la gueule d'un canon ; puis un second tuyau, au plutôt un pavillon de cuivre ; et tout cela dirigé contre vous avec des airs menaçants.... Dieu ? quelle machine infernale ?.... Heureusement le mystère s'explique bientôt. La monstrueuse machine n'est autre qu'un phonographe et le personnage qui en a la garde est M. Gaudet, concierge de l'archevêché. Rassurés de ce côté, les esprits se livrent à leur douce pente de gaieté, tandis que quelques confrères prêtres murmurent les touchantes prières de l'office.

L'arrivée

Soudain le conducteur du train crie à haute voix en nasillant un peu : "Chambly ! Chambly !" Ce mot magique fait dresser tout le monde. Chacun se munit de ses effets, et bientôt l'on est à terre. Le ciel est sombre comme un jour d'enterrement. Il ne pleut pas cependant, et l'on suit M. le Président, deux à deux, sur les trottoirs de bois qui bordent les rues du village. Nous saluons en passant la statue du colonel de Salaberry, le héros de Chateauguay, qui se dresse dans l'ombre sur un piédestal de granit. Après quelques min s de marche, l'on s'arrête devant une maison de belle apparenc ande et peinte en blanc. A droite, un vaste magasin étale les grandes glaces de sa devanture. Au-dessus, en guise d'enseigne, on l' ces simples mots : Adrien Brien. Nous sommes arrivés. Bientôt Madame Brien, soeur de M. Perron, et son mari nous font les honneurs de leur salon. Nous ne prenons que le temps de les saluer, et sur la proposition de M. le Président, nous nous rendons tous au presbytère afin d'y offrir nos devoirs au curé, M. Lasage, chanoine honoraire, et à ses collaborateurs, MM. Lévesque et Champagne. Quatre d'entre nous, viendront un peu plus tard, chercher un gîte pour la nuit à la cure.

De retour chez M. Brien, on s'installe au salon. C'est une vaste salle composée de deux appartements séparés par un rideau que l'on tire à volonté. De belles peintures représentant des paysages d'Italie et du Canada, des portraits de famille en décorent les murs ; un piano ouvert invite les musiciens à faire jaillir des harmonies ; suspendues çà et là, quelques inscriptions disent aux invités la joie que l'on ressent de les recevoir .

Bienvenue ! Vivat ! Alleluia ! Alleluia ! Ce sont des souhaits, des cris d'allégresse. Ils partent du coeur, ils vont au coeur. Tous les membres du conventum garderont, comme un des plus charmants souvenirs de leur réunion, celui de l'hospitalité qui s'est plu à entourer de tous les agréments leur séjour à Chambly. Ils n'oublieront ni la grâce bonne et simple de Madame Brien, ni les douces caresses et les spirituelles réparties de Mlle Maria et de M. Adrien. Cependant, tandis que l'on s'abandonne au plaisir de la conversation, que M. Chevrier tire de son sac ses meilleurs calembourgs, et que l'on épuise une

première boite de " Boston ", un lunch a été préparé qui nous réclame.

On se lève aussitôt. Une table superbement servie nous attend. Se souvenant sans doute que,

"Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci".

M. le Président a fait mêler aux mets de magnifiques bouquets de fleurs. Le repas fini, les douces causeries reprennent leur cours, assaisonnées cette fois de crême à la glace, de framboises odorantes ou arrosées au choix, de bière, de thé ou de sauternes. Cependant les yeux sont attirés par les décors de la salle. Des bandes d'étoffe aux couleurs variées s'entrecroisent en formant des festons, des guirlandes de verdure courent le long des murs, des écussons avec les inscriptions " diem festum celebrantes " et " Alleluia ! Alleluia ! " disent la joie de la maison, alors que lanternes vénitiennes qui n'ont pu trouver place dehors à cause de la pluie se balancent comme en regret au-dessus des têtes.

Après le lunch, l'on repasse au salon. M. le Président sort en ce moment l'instrument mystérieux et redoutable qui a causé tant de frayeur à quelques confrères dans le train. On l'installe sur une table. Alors commence une séance fort agréable et qui demande peu de frais aux auditeurs. Ceux-ci enfoncés dans de moelleux fauteuils savourent de délicieux cigares et prêtent volontiers l'oreille. Des airs de fanfare, des solos de mandoline ou de piccolo séparés par des chants dont les auteurs sont reconnus à la voix. Voici Mgr Falconio qui donne sa bénédiction ; Mgr Emard qui préconise l'éducation du peuple ; M. G. Gauthier qui au cours d'un sermon, s'appitoie sur ce que le poète a appele " La majesté des souffrances humaines " ; M. Perron avec le chant solennel de la préface. M. le Président propose à l'assemblée d'enregistrer une pensée, un mot de chacun. Le fameux cornet noir est adapté au graphophone. Qui parlera le premier ? Chacun se gratte le front pour en faire jaillir le mot digne de passer à la postérité. M. Lelandais se lève et prononce quelques paroles de remerciement à l'adresse de M. Perron et de sa famille, et d'éloge pour les anciens. M. Fournet dit ces simples mots : " Bonum fratres habitare in unum ". Il fait bon pour des frères d'habiter ensemble. Vient le tour de M. Bouhier qui dicte

un gracieux compliment. Puis M. Chevrier apporte deux vers latins laborieusement accouchés au milieu du tumulte :

Largo vos semper Cor Jesu munere ditet
Vestris et coeptis, etc.

Après le latin l'iroquois. M. Bourget, curé de Saint-Régis, récite le Pater dans cet idiome sauvage. Enfin tous en choeur entonnent le Tantum ergo. Est-il besoin de dire qu'un seul rouleau ne suffit pas. Et sans doute j'oublie plusieurs de ceux qui parlèrent dans le trou noir ; qu'ils ne s'en plaignent pas : l'honneur de passer à l'immortalité vaut bien l'oubli d'un rapport éphémère.

Peut-être la séance se fût-elle prolongée encore sans la profonde lassitude du docteur Valois et un peu de pitié pour les Messieurs de Saint-Sulpice peu habitués à des veillées aussi tardives. On se sépare donc. M. Perron, une lanterne à la main, se fait le guide de ses hôtes et l'on se dirige vers la cure. La nuit est noire, la pluie se hâte de tomber, comme si elle eût prévu que l'aurore la congédierait sous d'autres cieux. Minuit sonne aux pendules du presbytère. Pendant que les maitres

toto perflabant pectore somnum ;

les condiciples, eux, poursuivent la veillée à leur manière. On ne dort pas, quand on a tant de joie. Puis, les docteurs s'inquiètent, non sans raison, de la santé de leurs copains de jadis. M. Guay leur parait dans un état alarmant. Une pléthore hydropisoïde semble menacer ses jours. On tient une consultation. Trois médecins sont a son chevet. " Il sera bien robuste s'il sort vivant de leurs mains ", murmure un malin. Bref ! à trois heures du matin le " bureau de santé " était encore sur pied. Las de son dévouement même, il regagna enfin son lit. Alors le silence se fait, et chacun

" Soupire, étend les bras, ferme l'oeil et s'endort ".

Journée du 1er août

Le sommeil ne fut pas de longue durée. Trois heures s'étaient à peine écoulées que tous les coqs du village unissant leurs cris éveillèrent nos dormeurs.

Déjà le roi du jour tout brillant dans sa gloire
Montait avec lenteur sur son char de victoire

Un spectacle ravissant s'offrit alors à nos regards. Le bassin de Chambly s'étendait devant nous, bleu foncé sous un ciel bleu clair, encadré de verdure ; on eut dit un plateau d'argent jeté sur le gazon un jour d'été ; le soleil y faisait pleuvoir des perles d'or. Une brise légère apportait jusqu'à nos fenêtres l'acre senteur des foins fraîchement coupés. Pas un nuage au ciel. Une journée simplement splendide s'annonçait. Notre première pensée fut de remercier la Très Sainte Vierge. Ne lui avions-nous pas chanté, la veille, comme au collège, les matins de congé :

Donne, donne-nous un beau jour !

Après les messes privées qui furent célébrées soit à l'église, soit dans les chapelles particulières des Soeurs de la Congrégation et des Soeurs Grises, tous les hôtes de M. Perron, munis d'un copieux déjeuner, se rendirent à l'église où une messe de " requiem " allait être chantée.

Arrivée à Chambly de MM. Charrier, Portier et H. Gauthier.

La messe de Requiem

" C'est une pieuse et salutaire pensée que de prier pour les morts ", a dit l'Esprit-Saint. Quand ces morts sont d'anciens maitres, des parents aimés, c'est-à-dire, les personnes qui nous ont donné le meilleur de leurs forces, de leur coeur et de leur vie, cette pensée a je ne sais quoi de particulièrement touchant. Parvenus à un âge où nous devons à notre tour nous pencher vers les jeunes générations qui s'ouvrent à la vie pleines d'espérance et encore plus d'illusions, pour les guider, à travers mille obstacles, dans les purs et lumineux sentiers du bien et de la vertu, nous comprenons mieux ce qu'il a dû passer de tendresse patiente et paternelle, à travers ces coeurs qui ont cessé de battre ; et le temps qui attenue la sensibilité des regrets, ne fait qu'augmenter à leur égard le culte d'affectueuse vénération et de reconnaissance que nous leur avons voué.

Sous l'influence de ces pensées, les membres du conventum avaient décidé qu'un service serait chanté pour le repos de l'âme de M. Deguire, décédé en 1895, de M. Basseur, décédé le 15 mai 1900, et de tous leurs parents défunts.

Il est 7½ heures. On entre à l'église. M. Chevrier est à l'autel, assisté de MM. Clément et Neveu, comme diacre et sous-diacre. Quelques anciens vont avec M. le Directeur se placer en

surplis dans le sanctuaire ; la plupart montent à la tribune pour l'exécution du chant. Par les soins de M. le curé, un magnifique catafalque se dresse dans la nef au milieu d'une couronne pressée de lumières. Les autels latéraux et le maitre-autel sont tendus de noir. Dans les bancs de la nef ont pris place quelques anciens élèves accompagnés d'une partie de leur famille. Le sacrifice se poursuit solennisé par un chant harmonieux et bien nourri. Les strophes du "Dies irae", reprises en parties, après un solo ; s'élancent, montent, s'étendent en flots d'une harmonie plaintive, puis retombent et s'éteignent comme un sanglot, dans le demi-jour des dernières voûtes ; triste image, et pourtant trop exacte, de notre vie, ici-bas. — La messe s'achève. Du haut de la tribune s'élèvent les notes graves et suppliantes du Libera : Oui, Seigneur, délivrez ces chères âmes qu'unissait à nous ce triple lien d'affection que la mort ne saurait briser ".

"Requiescant in pace !"

De Chambly à Saint-Roch

On quitte l'église. Il est près de 9½ heures. Avec plaisir tous iraient remercier M. le Curé de sa bienveillance ; mais une indisposition l'oblige à garder le lit. D'ailleurs, le Saint-Antoine (c'est le nom du yacht qui doit nous faire visiter le Richelieu) s'impatiente à nous attendre, et ses sifflements réitérés, désespérés, nous pressent de hâter le pas. "En avant ! En avant !" s'écrie M. le Président, et, d'un air décidé, l'on se rend au quai. Les habitants du village nous saluent au passage. Leurs figures épanouies, demi-riantes, nous disent : "Bonne journée ! Heureux voyage !" Mais, déjà on s'est installé. M. A. Brien est avec nous. Il ne sera pas le moins gai.

Mais pourquoi sommes-nous en bateau ? Et où allons-nous ? Le voici en deux mots. M. Perron, en sa qualité de président, et M. Marcotte en prévision de sa vice-présidence ; et, tous les deux, dans leur bon coeur, ont conçu le projet d'une splendide partie sur la belle rivière Richelieu. M. le Président a donc loué à ses frais le plus beau yacht de l'endroit. Nous descendrons le Richelieu jusqu'à Sorel. En passant à Saint-Roch, nous ferons escale, et M. Marcotte nous recevra dans sa propriété où nous prendrons le dîner. Au retour, nous nous arrêterons au village de Beloeil, où M. Perron a fait préparer un copieux souper. Rentrés à Chambly : quand on pourra. Voilà le programme. Il est digne de la profonde affection de M. Perron pour ses condi-

ciples et pour ses maitres. Il lui semble qu'il ne peut trop faire pour leur procurer une agréable journée. Je ne qualifierai pas sa munificence : il a essayé de la rendre grande comme son coeur.

Trois coups de sifflet annoncent le départ. Aussitôt le Saint-Antoine trépigne sur place, semble hésiter, puis s'élance, léger et gracieux comme un cygne sur les flots du lac. Du rivage, des mouchoirs s'agitent, des chapeaux se lèvent ; ce sont des souhaits de plaisir et d'heureux retour ; nous y répondons de notre mieux. Cependant M. Chevrier a entonné l'" Ave Maris stalla ". Les strophes de l'hymne sainte montent ailées et joyeuses vers le ciel, comme une volée d'allouettes. La gaieté est au fond de tous les coeurs. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la rive, le spectacle grandit et s'embellit. Chambly nous apparait, disposé en hémicycle autour du bassin. Ses habitations toutes blanches et à demi-voilées par le feuillage des arbres ressemblent à de pudiques naïades qui s'avanceraient de concert pour goûter les délices du bain. Beaucoup jouissent de ce splendide coup d'oeil pour la première fois. Ils sont sous le charme ; et ils se rappellent le mot courant : " Voir Chambly et y revenir ". Au fond de la baie, se dessine sur l'azur du ciel, le fort de Chambly, témoin des âges héroïques. Ses formes massives, sa couleur rougeâtre et fumée par endroit, ses tours carrées qui se reflètent dans le miroir du lac ; des lignes rigides comme la discipline militaire, mais, ça et là, brisées par le temps, évoquent à l'esprit tout un passé de foi, de sacrifice et de gloire. Sur la gauche, un peu reculée, l'usine électrique de la " Royal Company " qui fournit la lumière à une partie de Montréal, est assise sur les rapides du Richelieu, dont elle utilise les forces, mais dépare tou[illegible]s charmes. Par-dessus, s'élance comme une prière dans le ciel bleu la flèche de la vieille église de la paroisse de Richelieu. Elle n'est pas seule. En face l'église de Chambly dresse son clocher coquet et svelte, et plus loin, vers le nord, l'aiguille, surmontée d'une croix, du clocher de Saint-Matthias, semble dire, à l'endroit même où le Richelieu, qui s'est amusé un moment à Chambly, reprend sa course vers e Saint-Laurent : " Stat crux dum volvitur omnis ".

Par delà, l'oeil s'étend sur de riches campagnes, et va enfin se reposer à l'est, sur les collines ondulées du Rougemont, au nord, sur la montagne de Beloeil, puissant massif aux pentes abruptes et boisées, à l'ouest, sur le mont solitaire de Saint-Bruno. Tandis que j'écris ces lignes, le Saint-Antoine est entré dans le Richelieu. C'est une superbe rivière. Ses eaux, couleur

d'opale laiteux, reposent agréablement la vue. On les voit onduler comme une ample draperie sur les bords du yacht. Leurs plis vont doucement mourir sur les rives, formées d'un talus à pente douce, boisée par endroit, mais le plus souvent recouverte d'un moelleux gazon. D'élégantes maisonnettes, placées de distance en distance, animent le paysage. A droite et à gauche, on nous salue au passage. On ne nous connaît pas, mais le pavillon canadien-français flotte à l'avant du bateau ; et l'on envoie aux frères qui passent un démenti au mot du philosophe anglais : " Homo homini lupus ".

Cependant, à l'intérieur du yacht, l'on rit, l'on chante, l'on cause, et les gais propos vont leur train. Car que faire en un yacht, à moins que l'on ne cause, surtout que l'on ne chante ? N'est-ce pas la manière la plus naturelle d'exprimer la joie de l'âme ? Mais les chants qui reviennent le plus volontiers sur les lèvres, ce sont ceux de l'enfance. Il semble que cet heureux âge, comme une fleur odorante, laisse son suave parfum à tout ce qu'il touche. Voici donc que commence le chapelet des mille et un cantiques à la Mère du ciel, que nous chantions jadis au collège. Les chanter, après dix ans, c'est savourer à nouveau le parfum des souvenirs dont ils sont chargés. Aussi comme ils sourdent spontanément du fond des mémoires ! Comme il plaît de les redire ! — Et puis, quand on passe devant les églises, on entonne le " Tantum ergo " ou le " Salutaris hostia ". Entre temps, qui fume un cigare, qui boit un verre de cidre, qui récite tranquille dans un coin ses petites heures, qui conte une histoire dont la fin est invariablement soulignée par un bruyant éclat de rire. M. Perron veille à ce que rien ne manque : Des cigares, il y en a des boites ; des bouteilles, il y en a des caisses. Et le Saint-Antoine file, file toujours.

Déjà nous avons laissé dernière nous Saint-Marc et Saint-Charles, dont les églises, qui se font face, semblent se pencher sur l'onde, comme deux soeurs jumelles qui se disputeraient le prix de la beauté. Saint-Hilaire et Beloeil passent comme une vision nocturne devant nos regards. Un drapeau français, hissé à l'extrémité d'un mât, nous dit en son langage : " Nous vous attendons ici pour souper ". Un coup de sifflet avertit l'hôtelier que son signal a été compris ; et l'on passe outre. Cependant le Saint-Antoine change d'allure, redouble de vitesse, d'immenses couleuvres vertes avec des reflets d'or et d'argent courent et se tordent le long de ses flancs, son hélice soulève de gros bouil-

lons ; le pavillon tricolore de l'avant bât avec plus de violence, un gémissement d'indignation semble passer à travers le corps du yacht. Qu'est-ce donc ? Il a aperçu le Chambly, bateau de la Compagnie Richelieu & Ontario, et une lutte de rapidité s'est engagée entre les deux. Dans cette course, le petit yacht affolé, haletant, glisse, vole rapide comme un trait. Mais le grand bateau, muni de fortes machines, conserve ses avantages. La belle île aux Chèvres ? contemple avec admiration cette noble rivalité. — Cependant le Chambly s'arrête à Saint-Antoine de Padoue pour faire du charbon, et nous filons toujours, non sans saluer, sur la rive droite, Saint-Denis, qui rappelle les souvenirs sanglants des troubles de 1837. Pas un anglais, dit-on, n'a pu s'établir sur cette paroisse.

Retardés un moment à la jetée de Saint-Ours, où nous devons franchir une écluse, nous reprenons bientôt notre course. " Encore dix minutes, nous dit M. Marcotte, et nous arriverons à Saint-Roch ". Bientôt, en effet, le clocher se dessine sur le ciel ; le village se montre plus nettement ; un quai apparait, nous accostons.

A Saint-Roch

Des fusées, des coups de canon ont annoncé et salué notre arrivée. A ces signes de réjouissances, le Saint-Antoine répond par ses cris les plus éclatants. On met pied à terre. Une foule de gens du village s'est amassée sur le quai. On lit dans les yeux des sentiments mêlés de surprise et de bienveillance. Cependant, notre escadron fait l'assaut de la rive, en cet endroit, escarpée et très élevée au-dessus du fleuve. M. Marcotte marche en tête. Nous entrons dans le village. Les femmes et les enfants, du seuil des maisons, nous saluent. Nous voici enfin à l'entrée de la résidence de M. Marcotte. Une longue banderolle d'étoffe rouge surmonte la porte et court le long de la clôture avec cette inscription : " Soyez les bienvenus ". Nous nous engageons dans une large avenue. De splendides ormeaux forment au-dessus de nos têtes un dais de feuillage. De petits drapeaux, aux couleurs de France et d'Angleterre tremblent au vent. A gauche, à demi caché dans un fouilli de verdure, se dresse la demeure du maître de céans. De quelque côté que se porte le regard, partout de frais ombrages, de verts gazons ; et à l'extrémité de l'allée, une ravissante échappée sur le Richelieu et sur le coquet village de Saint-Ours.

M. Marcotte nous présente sa dame qui a été l'organisatrice du banquet et quelques autres jeunes personnes, vêtues de rose et de blanc, qui se sont offertes pour le service de table. Puis, vivement ému, notre cher confrère nous adresse quelques mots du coeur. C'est un immense bonheur pour lui d'accueillir dans sa maison, les condisciples et amis, les maitres dévoués, avec qui il a passé les meilleures années de sa vie. " M. le Président, ajoute-t-il, vous êtes le maitre ici ; ordonnez comme il vous plaira ; je continue à être un des invités ". Cette charmante simplicité nous mettait immédiatement à l'aise. Déjà on se dispersait par petits groupes sous les arbres, où se dressaient deux immenses tables, recouvertes de nappes et chargées, l'une de mets et de desserts, l'autre de couverts et de pots de fleurs, quand M. le Président nous convoqua pour aller offrir nos devoirs au pasteur du lieu, M. le curé, pour des raisons de santé était en voyage. Son remplaçant nous reçut. M. Perron l'invita à partager notre banquet, et, avec tant de grâce, que M. X.... bien qu'il eût déjà diné, ne crut pas pouvoir s'y refuser. Au sortir du presbytère, on se rendit à l'église. C'est un beau monument, de style romain, très régulier, et où la prière monte d'elle-même aux lèvres. Après le chant du Tantum ergo et la récitation de l'Angelus, nous revinmes chez M. Marcotte. On se mit à table. Il était près d'une heure.

Inutile de noter que l'abandon le plus cordial y présida. On éprouvait sensiblement, combien il est doux et agréable à des frères de se trouver ensemble. Aux charmes de l'amitié s'unissaient ceux de la nature. Une brise légère nous caressait le front ; devant nous, roulait doucement ses eaux le Richelieu, et, par delà, sur l'autre rive, perdu dans un bouquet d'érable touffu le vieux manoir de Saint-Ours apparaissait à demi.

Au moment solennel et attendu de tous où l'amitié demande à s'exprimer librement et à offrir un toast, sur l'invitation de M. le Président, M. G. Gauthier se lève. Au milieu du plus sympathique silence, il prononce d'une voix, où l'émotion cherchait à se raidir contre elle-même, une allocution, que nous regrettons vivement ne pouvoir donner ici. Le coeur, pour traduire les intimes sentiments a des accents que la mémoire ne retrouve pas. Mieux vaut le complet silence qu'une glaciale analyse ou une aride table des matières. Ceux qui ont entendu M. Gauthier n'ont qu'à faire appel à leurs souvenirs. Le coeur a la mémoire fidèle.

Après le banquet, M. le Président, qui s'est esquivé un instant de table, reparait, muni de son instrument de photographie. Tous les amis de se disposer aussitôt en groupe, adossés à l'habitation de M. Marcotte. Plusieurs autres vues sont également prises qui porteront aux générations futures le souvenir de notre passage à Saint-Roch.

Après une courte délibération, on décide de poursuivre jusqu'à Sorel la promenade commencée ; et, comme le temps presse, on quitte la propriété, après avoir remercié avec effusion M. Marcotte de son amicale et généreuse hospitalité, et chanté en choeur : O Canada, belle patrie, O Canada, sois mes amours. Quelques confrères restent que nous prendrons au retour.

Retour de Saint-Roch à Beloeil

Nous descendons au quai, où le Saint-Antoine nous attend ; et là, le capitaine nous déclara que la soirée est trop avancée pour penser visiter Sorel. Il faut changer de plan. On remontera immédiatement le cours du Richelieu. Aussitôt avertis, les confrères restés chez M. Marcotte redescendent avec lui. Cependant, les enfants du village se sont groupés sur la rive. Si on leur lançait des sous ? L'idée prend, et durant dix minutes les menues pièces de monnaie pleuvent au milieu de ces petits qui se disputent jusque dans l'eau l'honneur et le profit de les attrapper. L'heureux vainqueur se relève souriant, et ses yeux qui lancent des éclairs semblent dire : Encore, encore. Ainsi trompons-nous l'ennui de l'attente. L'heure de partir est venue. M. Marcotte est sur le quai qui nous salue les yeux pleins de larmes. Hélas ! les heures les plus douces de notre vie passent aussi les plus vites. Dans tout adieu, il y a une tristesse. Nous la ressentons tous profondément. Mais par-dessus la distance et au-dessus du temps plane la sainte amitié dont l'origine est céleste et les destinées immortelles. Nous jetons un long et dernier regard sur les ombrages hospitaliers où nous nous sommes reposés, de trop fugitifs instants ; et cette vue, la vue du fleuve qui en baigne le pied, la pensée de l'ami qui demeure là, nous remettent en mémoire, sous forme de souhait, les vers du poète de Mantoue.

Fortunate comes, hic inter plumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

Cependant Saint-Roch a disparu à l'horizon comme un mirage qui s'évanouit, la beauté des campagnes qui se dérou-

lent, à droite et à gauche, ne suffisent pas à en dissiper, ni même même à en écarter le souvenir. Moins de gaieté se trahit chez tous. Volontiers l'on récite son bréviaire. La prière et le regret se donnent la main. Les amis laïques rêvent un peu, en contemplant la fumée légère de leurs cigares monter majestueusement vers le ciel bleu. De bruyante qu'elle était le matin, la causerie se fait douce. De temps en temps, M. Chevrier, effrayé de cette accalmie lance un jeu de mots, un calembourg tenu en réserve ; le rire vient plus tardif, moins tapageur, et s'apaise bientôt ; c'est alors le tour de M. Camille Paquet, " il en a plus d'un dans son sac ", et les lèvres qui s'ouvrent pour la psalmodie se plissent involontairement pour le rire.

On arrive ainsi à Saint-Antoine. Arrêt de 20 minutes. Nous en profitons pour visiter l'égise, et y faire une prière. M. le curé, le chanoine Dupuis, nous a vus entrer. Il vient à nous et nous souhaite gracieusement la bienvenue sur sa paroisse. C'est un beau vieillard, grand, convert de cheveux blancs, mais encore vert et vigoureux. Il nous entretient, d'une voix quelque peu rapide et nerveuse, des embellissements qu'il a fais à son église. Il parlait encore, quand le Saint-Antoine, (c'est le yacht que je veux dire) se mit à siffler. Tous aussitôt de saluer le bon curé et de hâter le pas pour regagner le quai.

A Beloeil

Quand le yacht aborda devant Beloeil, il était 6½ heures. Le soleil s'inclinait à l'occident, dorant de ses rayons, la rive opposée et la montagne. Un rideau de peupliers, dont les feuilles tremblaient au vent, se dressait en face, dissimulant à demi la Villa des Campbell. Au delà, l'inextricable enchevêtrement des têtes d'arbres de toutes formes et de toute essence, échelonnés sur des prairies en pente douce jusqu'au pied du massif rocher, formait, dans la lumière du soir, un spectacle délicieux et reposant. Nos yeux se détachaient avec peine de cette magie du paysage. Parfois, quelques génisses, rousses et blanches, sortaient de cet amas de verdure, pour venir boire l'eau courante ; sur le fleuve, des enfants s'amusaient à canoter, leur frêle barque glissait sans bruit, le timbre frais et argentin de leur voix venait avec la brise de la nuit tombante caresser nos oreilles. Volontiers on se serait abandonné au charme berçant des rêveries solitaires.

Mais, sous l'étreinte des nécessités sociales, presque toujours en cette vie, l'homme étouffe le poète. Faut-il le regretter ? Je

ne le sais ; mais tandis que je pose la question, de bruyantes salutations nous avertissent que de nouveaux hôtes sont venus nous rejoindre. Nous présentons nos hommages à Mesdames Paquet et Girardin que Madame Brien a amenées avec elle de Chambly. On cause de nouveau avec entrain. Il semble que d'avoir mis pied à terre ait ranimé les esprits. Toutefois on use de plus de réserve à cause de certains anglais qui logent à l'hôtel. Scandaliser un anglais quel crime abominable !

Enfin, on nous avertit que le souper est servi. Nous nous pressons sur deux tables dans une salle à manger qui évidemment n'avait pas prévu qu'elle s'ouvrirait un jour à 28 convives. M. Perron avait présidé aux apprêts ; c'est tout dire. La gaieté ne fit pas défaut ; il n'y a pas de meilleur assaisonnement. On se hâte un peu toutefois, car MM. Charrier, curé de Saint-Jacques, et H. Gauthier, économe à Notre-Dame, sont obligés de rentrer le soir même à Montréal. Sur la provocation de M. Paquet, M. Charrier, l'ancien maitre de discipline des petits, improvise une allocution, toute pétillante d'esprit, passant de l'allusion discrète à la pointe acérée, du souvenir touchant à la fine raillerie, du remerciement délicat au mot pour rire, avec une souplesse, une gaieté et un entrain, qui nous font regretter de ne pouvoir en offrir au lecteur l'original. En voici un trait :

" A entendre vos réflexions sur vos compagnons de jeu, surtout lorsque l'un d'eux avait commis une maladresse, je jugeais, mon cher Camille, de vos dispositions naissantes pour le genre comique ; elles ne pouvaient que se développer en passant sous un maitre, tel que M. Chevrier, et l'on pouvait prévoir dès lors ce que vous seriez un jour. Mais, si vous maniez la plaisanterie avec adresse, je sais aussi que vous avez le talent d'émouvoir ; et nul mieux que vous ne pourrait ici nous donner un bon discours ". — Une salve d'applaudissements couvrit ces dernières paroles. Mais le temps pressait, et M. Paquet ne put relever le gant. Après des poignées de main où frémissait toute l'âme, MM. Charrier et Gauthier se retirèrent. Une voiture les attendait à la porte qui les conduisit jusqu'à la gare de Beloeil pour le train de 8 h. ½.

De Beloeil à Chambly

Quand nous sortimes de l'hôtel, c'était l'heure où

" L'ombre tombant des monts s'allonge dans la plaine ".

Une douce fraicheur montait du fleuve ; l'horizon se fondait dans le crépuscule ; ses lignes si nettes quelques moments plus

tôt, courent maintenant, indistinctes et flottantes. Volontiers, on se fût arrêté dans ce village si bien nommé de Belœil. Mais tout prend fin ici-bas, les plus belles journées comme les plus belles fleurs. Bientôt nous sommes à bord du Saint-Antoine et nous glissons dans le calme du soir sur les flots endormis du Richelieu. La gaieté illuminait encore les yeux ; le contentement rayonnait sur tous les visages ; mais une sorte de recueillement indéfinissable passait sur les âmes. Le repos de la nature nous envahit. D'ailleurs, tandis que la rive défile avec rapidité sous nos yeux, la nuit savance et monte dans le ciel. Les couleurs s'éteignent une à une et se confondent dans un gris d'une morne uniformité. Notre âme s'abandonne d'elle-même à la mélancolie des choses. Un dernier cantique monte à nos lèvres, écho toujours aimé du vieux temps :

L'ombre s'étend sur la terre,
Vois tes enfants de retour,
A tes pieds, ô tendre Mère,
Pour t'offrir la fin du jour.

Et tous reprnnent en choeur d'une voix suppliante et douce comme la brise des nuits.

O Vierge tutélaire
O notre unique espoir,
Entends notre prière,
La prière et le chant du soir.

Cependant, les étoiles

"Tristes larmes d'argent du manteau de la nuit".

brillent plus nombreuses dans le ciel ; la lune a montré son croissant au-dessus des hauteurs de Rougemont. C'est la nuit, une de ces belles nuits d'été au Nouveau Monde, dont le pinceau de Chateaubriand a su rendre la splendeur. On n'entend que le bruit de l'eau qui se partage, fendue par la proue. Tout se livre au repos et au sommeil sur la terre, et l'âme s'élève vers ce qui vit, vers ce qui veille au dessus d'elle, vers le ciel.

Nous entrons dans le bassin de Chambly. Le spectacle est bien différent de celui du matin. L'eau est immobile ; pas une ride à sa surface. Le ciel se reflète à loisir dans ce miroir encadré de noir. Au fond, devant nous, de puissants foyers électriques projettent leur lumière sur le village et sur les eaux. Les maisons se dressent blanches au milieu du feuillage noir ; et d'immenses colonnes de lumière semblent plonger dans les profondeurs du

lac. Elles se raccourcissent et s'écrasent à mesure que nous approchons du quai.

Nous y touchons enfin. Il est 9 h. ½. Quelques curieux nous saluent. Avant de quitter le quai nous acclamons le capitaine de trois hourras. Trois hourras sont également donnés à l'équipage et à tous ceux qui nous ont servis. Puis, joyeusement on se dirige vers la maison de M. Brien.

Dernière veillée

Nous la trouvons brillamment illuminée. Des lanternes vénitiennes et chinoises, suspendues aux arbres du jardin, aux galeries, aux fenêtres ; de jeunes sapins, attachés ça et là, nous disent la joie que toute la maison ressent de nous recevoir. De nouveau on se réunit au salon. Le plaisir de la journée fait le thème de la plupart des conversations. Quelques lazzis viennent encore provoquer le rire. Ceux que le ciel a gratifiés d'une voix font entendre des cantiques ou des chansons. Madame Brien se met au piano et tous fredonnent, qui plus, qui moins, les plus beaux passages du "Joseph" de Méhul. L'harmonie a des charmes auxquels on ne résiste pas. Les plus réfractaires à la musique se seraient pris à chanter, si M. le Président ne nous eût invités à passer dans la salle à manger.

Là, un nouveau lunch nous attendait. On y fit honneur. C'était plaisir de voir la gaieté sur tous les visages ; l'entrain de la conversation ne tarit pas ; le badinage trotte toujours. On s'anime même, l'esprit appelle l'esprit, et ils éclosent ailes déployées ces "véritables bons mots qui surprennent autant ceux qui les disent que ceux qui les écoutent". Surtout, l'amitié s'épanche librement, sans contrainte. M. Perron et sa famille ont si bien réussi à nous mettre à l'aise !

De retour au salon, le sérieux se rétablit. Il va désormais s'agiter de graves questions. Sous toutes les latitudes, une élection est une affaire importante. On s'explique le silence qui se fait, lorsque M. Perron propose de procéder sans retard au choix d'officiers nouveaux pour le prochain terme. La présidence honoraire est spontanément offerte à M. Lelandais, directeur du Collège de Montréal et successeur du regretté M. Deguire.

Après les débats les plus calmes, les plus courtois, on s'arrête aux noms suivants :

M. Camille Paquet, est élu président actif.

M. Evariste Marcotte, vice-président.

M. l'abbé Georges Gauthier, secrétaire.

En quelques mots, MM. les présidents remercient les membres du Conventum et les assurent de leur dévouement.

Avant de fixer la date de la prochaine réunion, tous veulent savoir l'opinion de M. Chevrier. Surpris, mais non déconcerté, M. Chevrier se lève lentement, tourne quatre ou cinq feuillets du gros livre apporté la veille, sous le titre de "Fables de Phèdre", en lit quelques fragments ayant trait à la question soumise à son expérience, et conclut en disant que dix années est un espace trop long, deux ou trois ans un intervalle trop court, mais que cinq années lui paraissent une date acceptable".

On passe aux votes ; et le prochain Conventum à l'unanimité est fixé à l'année 1905.

Suivent plusieurs motions successivement acceptées.

Résolution de remerciements très spéciaux à M. Perron, ex-président, à M. et Mme Brien, pour leur généreuse et si amicale réception ; résolution de même nature à M. et Mme Marcotte, de Saint-Roch ; résolution de respectueuse soumission et de vive reconnaissance à Monseigneur de Montréal ; de vénération et de sincère gratitude à M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice, pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu porter au Conventum.

Résolution de remerciements à tous ceux qui se sont intéressés à la réunion, et ont contribué à son succès.

Enfin, M. Lelandais se lève et propose une réunion de même genre au Collège de Montréal, le jour du dévoilement de la statue de Saint-Joseph, offerte par la Convention. Cette proposition est accueillie avec enthousiasme. — Après un moment de réflexion, pour examiner si rien n'a été oublié, la séance est levée.

La conversation reprend de plus belle. On ne songe guère au temps qui marche, à l'heure qui s'avance. On lit dans les yeux de tous le "bonum hic esse". Bien qu'un peu fatigué, chacun prend sur lui-même de concourir à la gaieté générale. M. Desjardins entonne une chanson ; M. Chevrier lit quelques pages de son gros livre "tantôt vers, tantôt prose" ; M. Perron se met au piano, et l'on chante un air connu.

Ainsi se passe la soirée. — Enfin l'heure du couvre-feu arrive, et avant de se séparer, M. Bouhier nous chante ces quelques vers délicats d'Alphonse Daudet :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre,
L'un d'eux partit ;
L'autre avait juré de l'attendre.
Il l'attendit.

Et pendant une année entière
En se couchant,
Le soir, il faisait sa prière
Pour le méchant.

"O mon Dieu, disait-il, protège
Ce cher amour,
Garde-le du froid, de la neige
Et du vautour.

Fais qu'il trouve, ô Père céleste,
Dans son exil,
Bon souper, bon gîte et le reste.
Ainsi soit-il.

Sur cette allusion délicate à l'hospitalité reçue à Chambly, on se quitte pour la nuit. Elle fut moins mouvementée que la précédente. Le sommeil avait vaincu le. plus réfractaires.

Le lendemain, dès l'aurore, il fallut songer au départ. Deux trains, l'un à 7 h. ½, et l'autre, une heure plus tard, emportèrent les membres du Conventum. En se séparant à la gare on se donna de chaudes poignées de mains, et l'on se dit au revoir.

Une gracieuse légende bretonne raconte qu'il existait jadis sur le rivage qui regarde le couchant une ville nommée Is. Par un jour d'effroyable tempête, le terrain s'affaissa et les flots montèrent. La cité disparut. — Il y a des siècles de cela. Mais, aujourd'hui encore, lorsque le temps est calme et l'onde transparente, les pêcheurs de Bretagne entrevoient, dans les profondeurs de l'océan, les constructions massivs et les clochers aigus de la ville ensevelie. L'on dit même qu'aux jours trop rares où le vent se tait et où la mer est d'huile, l'on entend monter des abimes le son argentin des cloches.

Ainsi en va-t-il de nos jours passés. Les paisibles années de notre collège, les heures trop fugitives de notre Conventum, sont pour nous comme la ville bretonne. Les flots du temps vont s'accumuler sur eux impitoyablement ; mais quoi qu'ils fassent, de ces douces années comme de ces inoubliables heures, il montera toujours à notre oreille, à l'oreille du coeur,

"le son argentin des cloches".

ÉPILOGUE

La soirée du 15 juin 1901

— AU —

Collège de Montréal

ÉPILOGUE

La soirée du 15 juin 1901.

"Il n'y a pas de fête sans lendemain", dit un proverbe. Notre conventum devait avoir le sien au collège même. Nous avions offert, on s'en souvient, une statue de Saint-Joseph, à la division des Petits, et M. le Directeur nous avait proposé une nouvelle réunion pour le jour où elle serait bénite. Elle aurait lieu, on le conjecturait du moins, en octobre.

L'exécution de la statue, confiée à M. Carli, fut malheureusement retardée, et, lorsque l'artiste la remit pour être placée sur le piédestal, qui l'attendait depuis plusieurs semaines, novembre était venu et les premières neiges avaient fait leur apparition. Force fut de renvoyer au printemps de 1901 la fête projetée. De nouveaux obstacles amenèrent de nouveaux retards. Enfin, une lettre de convocation fut lancée qui invitait les membres du Conventum à se réunir dans leur "Alma Mater", le 15 juin, à 3 heures de l'après-midi. Ce jour-là, les élèves du Collège célébraient la fête de leur vénéré Directeur, M. Lelandais. Par une délicate attention, nous étions ainsi appelés à présenter nos voeux à notre Président d'honneur et à prendre part, comme jadis, aux réjouissances intimes de la famille. C'était un mercredi, jour consacré à Saint-Joseph ; coincidence qui n'avait pas été cherchée, mais qui ne pouvait passer inaperçue.

A l'heure convenue, quinze de nos confrères de cours étaient réunis dans la chambre de M. le Directeur.

MM. C. Paquet, notaire à Montréal, président.
E. Marcotte, propriétaire à Saint-Roch, vice-président.
A. Perron, curé de Westmount.
J. Bourget, curé de Saint-Regis, (Valleyfield).
N. Bourbonnais, vicaire à Saint-Louis de Gonzague.
F. Caisse, vicaire à Saint-Jérôme.
J.-B. Clément, p.s.s., prof. au G.Séminaire de Montréal.
W. Derome, docteur-médecin, à Montréal.
J. Dupuis, vicaire à Saint-Jacques, Montréal.

A. Guay, vicaire à Saint-Denis, Montréal.
G. Gauthier, de l'archevêché de Montréal.
N. Hurteau, vicaire à Sainte-Elisabeth.
N. Neveu, p.s.s., économe du Gr. Séminaire, Montréal.
H. Valois, docteur-médecin à Sainte-Anne de Bellevue.

Plusieurs s'étaient excusés à cause de la distance, des travaux ou de la maladie.

Les conversations allaient bon train, comme on le pense, quand les sons éclatants de la fanfare nous avertirent que nous étions attendus par la communauté. Musique en tête, nous fîmes notre entrée dans la cour des Petits. Des battements de mains prolongés saluèrent notre apparition. Les enfants, rangés sur deux lignes, tête découverte, nous traçaient la voie pour aller au pied de la statue de Saint-Joseph. Celle-ci dressée sur un bloc énorme de granit, à l'angle du jeu de balle qui fait saillie sur la cour, domine les alentours et, par sa blancheur de neige, tranche admirablement sur le vert foncé des érables qui l'environnent. La division des Grands, deux à deux, comme autrefois, nous avait suivis sur le terrain d'où elle est habituellement bannie.

Sur l'invitation de M. le Directeur, M. Perron lut la formule liturgique pour la bénédiction d'une statue et aspergea d'eau bénite le monument. Aussitôt, de toutes les poitrines jaillirent les vieux refrains en l'honneur de saint Joseph : "Veille, veille sur tes enfants" — "A Joseph au plus haut des cieux", et les autres, où à une saveur antique s'allient les élans d'une confiance éternelle. Le ciel était sans nuages, l'air calme ; à peine une légère brise faisait trembler le feuillage des arbres ; nos chants et nos prières montaient sans obstacles vers les hauteurs et portaient dans nos âmes l'ineffable apaisement des jours du collège.

Tout n'était pas fini. Une séance littéraire délicieuse nous attendait. Pour la circonstance, le jeu de pelote avait reçu une toilette qu'il n'avait pas connue jusque là. Drapeaux et banderolles, aux couleurs éclatantes, verdures et feuillages de toutes nuances, dissimulaient ses parois noires de vétusté. Une estrade, couverte de beaux tapis, deux jets d'eau, entourés de fleurs et d'arbrisseaux, complétaient la transfiguration. A droite et à gauche, un grand nombre de chaises avaient été disposées, pour recevoir les deux divisions de la communauté. En face de l'estrade étaient disposés en hémicycle les sièges qui nous étaient réservés. Nous y primes place.

Aussitôt quatre petits bons hommes, frais comme les fleurs qui les entourent, paraissent sur l'estrade pour nour offrir leurs souhaits de bienvenue et nous dire leur reconnaissance et leur joie ; l'un en grec, le second en latin, le troisième en anglais, le quatrième devait nous lire l'histoire de l'ancienne statue de Saint-Joseph, que la nôtre venait très opportunément remplacer. Le compliment grec fut accompagné d'applaudissements frénétiques, tels, sans doute, que n'en avaient jamais ouïs sous leur jeu " oi Microi ".

L'adresse sérieuse, en français celle-là, et donnant la note du coeur, fut lue par Charles Lalanne, élève de Rhétorique. Nous ne la relirons pas sans raviver les impressions d'alors.

Messieurs et chers amis,

Naguère tombait sous mes yeux une courte pièce de poésie, où je rencontrais une charmante strophe, pleine de délicatesse et de coeur, et que vous ne me reprocherez assurément pas de placer, en ce moment, sur vos lèvres :

Quand le ciel plus clément ramène l'hirondelle,
Elle sait retrouver son nid dans le hameau ;
Serons-nous moins aimants et plus oublieux qu'elle,
Oublierons-nous notre berceau ?

Non messieurs, vous ne l'oubliez pas : le souvenir de votre Alma Mater reste au fond de vos âmes toujours vivant et toujours aimé. Votre présence, en ce jour, nous le dit hautement. Ce jour, vous l'avez longtemps appelé de vos voeux, mais, c'était prudence, n'est-ce pas ? d'attendre, comme l'hirondelle, " un ciel plus clément ".

Il est enfin venu, et nous, élèves actuels de ce collège, nous sommes heureux et fiers de souhaiter la bienvenue à nos anciens. Comme vous, et bien qu'à la veille des vacances, nous sentons qu'il fait bon être ici, qu'il est agréable aux frères de se trouver réunis, et volontiers, empruntant à l'église son cri de joie dans la solennité pascale, répèterons-nous : " Haec dies quam fecit Dominus, exultemus et leatemur in ea ", réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse, c'est le jour que le Seigneur a fait !

La vue de vos maîtres vénérés, de ces murs et de ces lieux bénis, ravive, au fond de votre âme, les plus purs et les plus suaves souvenirs du passé. Là, s'écoulèrent, joyeuses et saintes, les plus belles années de votre jeunesse ; là, votre intelligence, altérée de lumière, sortit de ses langes, se développa graduelle-

ment et s'éprit d'un noble amour pour le vrai, le beau et le bien ; là, votre âme, cultivée avec un soin jaloux, s'illumina de foi et d'amour, et, tournant ses regards vers le ciel, entra résolument dans la voie sacrée du devoir et de la vertu. Toutes ces sublimes choses revivent dès que vous franchissez le seuil de cette maison. Tout ici vous parle de vos 18 ans ; tout est imprégné des parfums de votre jeunesse. Ces cours, ces études, ces classes, ces dortoirs, cette chapelle surtout,

"encore pleins des fastes de votre âme".

vous tiennent un langage que nous ne savons pas encore entendre. Et sans doute ils murmurent doucement dans votre mémoire, les vers du poète :

"Là, mon coeur, en tous lieux, se retrouve lui-même,
Tout se souvient de moi, tout me connait, tout m'aime ;
Mon oeil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre un nom.

Mais ces lieux, Messieurs, ne sont pas abandonnés et déserts, comme ceux où Lamartine revenait après de longues années. Vous trouvez ici de jeunes frères au coeur chaud et au front rayonnant. Depuis plusieurs mois, saint Joseph, du haut de son rocher, leur parle de vous ; et ils désiraient vous connaître pour vous dire leur reconnaissance et leur affection.

Or, voici qu'avec les charmes de la joie vous nous apportez d'aimables leçons, ce qui est la perfection, s'il faut en croire le bon Horace,

Onme tulit punctum qui miscuit utile dulci ;

Vous y ajoutez même une perfection à laquelle le poète latin n'avait songé : celle de le faire sans y prétendre, et même, sans y penser. Car, Messieurs, quel exemple salutaire n'est-ce pas pour nous de voir la cordialité toute fraternelle qui vous unit, la respectueuse affection vouée par vous à vos maîtres et le religieux attachement que vous gardez à votre Alma Mater ? C'est là, un triple lien, ce triple lien, dont parle l'Ecriture, que rien ne rompera jamais "funiculus triplex difficile rumpitur". Combien il est fort et doux, ils ont pu le deviner ceux qui ont été les témoins des chaleureux échanges de poignées de mains, et des éclairs de franche gaieté qui passaient sur vos visages et jusque dans vos

paroles, à votre entrée dans la maison. Ce même lien, cette même chaine, Dieu en forge encore les anneaux dans les coeurs de vos jeunes frères : oh ! demandez qu'ils soient d'un métal qui résiste à toutes les morsures du temps !

Mais, je sens mes petits voisins impatients de vous témoigner, leur reconnaissance ; à eux désormais la parole ; leurs frères ainés seront contents d'être tout oreilles pour les écouter, tout yeux pour les voir, et toutes mains pour les applaudir !

A la lecture de cette aimable adresse succéda celle de l'histoire du vieux saint Joseph. Nous ne la reproduirons pas, et cependant combien de souvenirs touchants ne renferme-t-elle pas ? C'est M. Delavigne entretenant un lampion devant l'image du grand saint ; c'est l'odyssée de la statue sur différents points de la montagne ; c'est enfin son dernier jour, sa fin tragique. Dans la nuit du 20 au 21 novembre 1900, " une tempête iconoclaste se leva impitoyable et renversa l'ancien Saint-Joseph, dont les blanches reliques furent religieusement disputées le lendemain, après le déjeuner, par les Grands et les Petits, scandalisés et irrités de ce coup de vent ".

La pièce de résistance de la séance fut un long poème, dû à la plume de M. L. Regaudie, maitre de discipline des petits. Il a pour titre " Le cours classique ". Sept élèves des différentes classes, depuis la docte Sorbonne jusqu'à la Rhétorique, sont aux prises avec un moderne censeur qui prétend bien haut que les études classiques ne répondent plus aux besoins actuels de la société, et partant sont inutiles. L'un après l'autre, ils exposent les matières que l'on apprend dans leurs classes et mettent en évidence la formation qui en résulte pour l'esprit. Puis, la lutte s'engage directe, animée ; le bon sens et l'esprit versent tour à tour le raisonnement et l'épigramme. Enfin, M. le critique bousculé, culbuté, se reconnaît vaincu et demande grâce. Il va sans dire qu'on la lui accorde. L'expérience l'a assagi. Ce débat intéressant, plein de vie, a été maintes fois applaudi ; c'était justice.

Parmi les poésies qui furent ensuite déclamées par des écoliers de la petite division, nous en citerons deux, composées pour la circonstance, et par là même plus propres à nous rappeler cette délicieuse après-midi. La première est intitulée : Stances à saint Joseph.

O toi dont nous venons de bénir la statue,
Toi qui veillas si bien sur notre divin Chef,
Des petits du Sauveur la troupe te salue.
Veille-les chaque jour, ô glorieux Joseph.

Sans doute, tu voulais, grand ami de notre âge,
Tu voulais de plus près assister à nos jeux.
Aussi nous fêterons ton puissant Patronage ;
Nous te ferons ici de magnifiques feux.

On nous disait : " Pourquoi celui qui vous protège
N'a-t-il pas dans la cour un digne monument ? "
Ce reproche frappait les amis du Collège.
Tous auraient bien voulu : " mais, disaient-ils, comment ? "

Comment ? Ils oubliaient que nous avons des Anges ;
Leur prévenance a mis le comble à nos désirs ;
Il ne nous reste plus qu'à chanter tes louanges
En te faisant honneur de nos divers plaisirs.

Mais laisse-nous bénir ces anciens élèves
Qui se sont illustrés par un si pieux don ;
Et l'artiste inventeur qui poursuit ses beaux rêves.
Dont le nom sans effort arrive ici : Guindon.

Qu'il soit longtemps pour nous le parfait économe,
"O Joseph donne-lui d'accomplir ses desseins.
Donne à chacun de nous de devenir un homme ;
Et donne-nous surtout de devenir des Saints.

Voici la seconde également composée par un professeur de la maison. On peut l'intituler : Ce qui rend saint Joseph heureux.

Debout sur ton rocher, dans ta toge d'hermine,
Un blanc lis à la main et Jésus sur le coeur,
Vers qui ton doux regard avec amour s'incline,
Dis-nous, ô saint Joseph, ce qui fait ton bonheur.

Est-ce d'avoir ce lis, symbole d'innocence ?
—Son parfum, son éclat ont des charmes exquis,
Et sa vue évoquant les jours de ton enfance
Fait passer sur ton âme un souffle de jadis.

Est-ce de voir ton front couronné de feuillage ?
—C'est ainsi qu'autrefois le palmier des déserts
Contre l'ardent midi te prêtait son ombrage :
Et l'on aime à penser aux maux qu'on a soufferts.

Mais peut-être aimes-tu l'herbe luisante et molle,
Qui rappelle à tes yeux les prés de Nazareth,
Où Jésus, plus léger que l'oiseau qui s'envole,
Courait loin de Marie assise à son rouet ?

La nuit sur cette cour dépliant ses longs voiles
Fait luire au fond des cieux d'immortels diamants,
Et de son char d'argent, la reine des étoiles
Pour réjouir nos yeux étale ses brillants.

Près de ton monument la naissante verdure
Du saule, de l'érable, agités par les vents,
Frissonnant en cadence, ondulant en mesure,
Forme pour te louer des concerts ravissants.

Dans ce collège, enfin, par de hautes études
On découvre à l'esprit de vastes horisons,
Du devoir on engage aux sentiers parfois rudes,
Comment m'aimerais-tu qui goûte ces leçons ?

De leurs plus belles fleurs tressant une couronne,
Le passé, le présent sont venus te l'offrir :
Contemple tous ces fronts où noblement rayonne
Le bonheur d'aimer Dieu, l'honneur de le servir.

Est-ce là le spectacle, oh ! parle, je t'en prie,
Qui d'une douce joie anime ton regard,
Et fait battre le coeur de Jésus, de Marie ?
Ne tardes plus, réponds, de grâce, ô saint vieillard.

" Je jouis de vous voir, mes fils, comment le taire ?
" L'esprit toujours en haut et le coeur toujours pur,
" Abhorrant comme moi les fanges de la terre,
" Les pieds sur le granit et le front dans l'azur ".

La séance terminée, M. C. Paquet, president du Conventum se leva au milieu des applaudissements de la communauté, et prononça l'allocution suivante, dont un excès de modestie a failli priver notre compte- rendu :

Monsieur le Directeur,

Vénérés professeurs,

Messieurs,

Une vieille légende nous apprend que la rose de Jéricho reverdissait et retrouvait de ses couleurs quand on la plongeait dans l'eau bouillante ; les chaudes sympathies dont vous entourez les souvenirs de notre séjour dans cette maison font en ce moment revivre, dans toute la vivacité de leur coloris, dans toute la fraicheur de leur parfum, ces jours radieux du passé.

Quand ma pensée se reporte à ces années de jeunesse, vision fugitive, qui tantôt hélas ! s'évanouira, je me sens en droit de leur dire avec le poète à ses riantes années.

"Hélas ! pour revenir m'apparaître si belles quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes, que vous ai-je donc fait ?"

Et pourtant, ces souvenirs ont une douce fascination à laquelle mon âme s'abandonne, c'est que dans ces souvenirs auxquels douze années n'ont pu enlever la fraicheur, je retrouve mes enthousiasmes d'autrefois, mes admirations profondes pour le talent, le génie et la vertu que j'ai vu vivre dans cette maison. Mes chers et jeunes amis,

Vous éprouverez plus tard les émotions que nous ressentons aujourd'hui, car vous aurez les mêmes réminiscences, le sentiment de la même gratitude mêlée d'admiration.

Pour vous, aujourd'hui, comme autrefois pour nous, on vous prodigue ici, les travaux et le dévouement, au service de l'embellissement de vos intelligences et de l'affermissement de vos caractères, et sachez-le, sans la force de l'intelligence et du caractère, l'homme est inférieur dans la vie et ne peut pas lutter.

Vous avez auprès de vous vos maitres si dévoués, demandez-leur de vous continuer dans la carrière où vous allez entrer, les sympathies dont ils vous ont entourés jusqu'à présent.

Surtout, n'oubliez pas que pour ces hommes savants et vertueux qui sont vos maitres et les tuteurs affectueux de votre jeunesse, pour ces pères qui ne demandent que la satisfaction du devoir accompli pour prix de leur dévouement, il n'est pas de récompense plus précieuse que votre persévérance dans la voie droite, que vos travaux et vos succès, vos luttes et vos triomphes dans la carrière pour laquelle ils vous ont préparés ; mêlez votre affection et votre respect pour eux à leur tendresse et à leur dévouement pour vous, en attendant que votre gratitude leur fasse partager l'éclat des couronnes pour lesquelles ils ont préparé vos fronts..

....

Faites oeuvre méritoire du présent qui vous appartient, et gardez devant vous, comme votre devise, cette maxime profonde du poète :

"Le présent est l'enclume où se fait l'avenir".

Mais je me surprends à vous donner des conseils, et ni mon âge ni mon état peut-être ne m'y autorisent ; j'oublie du reste l'objet de notre visite.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, qu'à l'occasion de notre convemtum, l'été dernier, et pour en perpétuer le souvenir, nous avons cru devoir offrir à notre "Alma Mater", en témoignage de notre profonde gratitude et de notre sincère attachement, la statue dont la cérémonie de bénédiction nous réunit aujourd'hui.

Nous souhaitons que notre exemple en cela soit suivi par ceux qui viendront après nous, et si ce souhait se réalise, nous nous flatterons d'avoir créé cet heureux précédent : car il me semble que de cette façon, les anciens vivraient moins loin de leur Alma Mater, les fils de la même famille seraient moins dispersés et bénéficieraient à tous égards de cet heureux rapprochement.

Par une heureuse coincidence, que dis-je ? Par un effet d'une délicate attention de votre part, Monsieur le Directeur, la cérémonie de bénédiction de notre statue, à laquelle vous nous avez gracieusement invités, tombe le jour même de votre fête.

Laissez-nous donc joindre aux bons souhaits qui vous ont déjà été faits nos meilleurs voeux de bonheur.

Que le ciel vous conserve encore longtemps à la direction de cette maison et à l'affection de vos élèves, et qu'il fasse heureux et bon le voyage que vous allez entreprendre dans quelques jours.

Monsieur le Directeur répondit à cette aimable allocution par quelques mots du coeur. Ce nous est un regret de ne pouvoir en reproduire le texte. Les paroles ont le parfum du coeur qui les dit ; on ne les remplace pas.

Quelques instants plus tard, nous étions tous réunis dans la chapelle, où devait avoir lieu le salut du Saint-Sacrement. Assemblés autour du même autel, unis dans une commune prière, élèves du temps présent et du bon vieux temps purent éprouver l'émotion toujours nouvelle que le psalmiste a si bien exprimée : "O quam bonum et jucundum habitare fratres in unum !" Qu'il est agréable et doux pour des frères d'habiter — et nous ajouterons de prier — ensemble.

Après le salut, de fraternelles agapes nous réunirent tous au réfectoire. Monsieur l'économe avait tenu à unir l'agréable à l'utile. La table des invités était dressée parmi la verdure et les fleurs. Inutile d'ajouter que la gaieté la plus franche anima toutes les conversations.

On s'était levé pour la fin du repas quand apparurent devant la table de M. le Directeur deux jeunes élèves de la division des Petits ; l'un tenait un bouquet, l'autre un plateau d'argent où étaient disposés les quatre volumes d'un bréviaire, magnifiquement doré et relié. Le silence se fit grave et solennel. M. Perron, curé de Westmount, prit la parole, et en termes délicats, offrit à M. le Directeur ce beau bréviaire, comme présent de fête et comme souvenir de l'inoubliable journée qui finissait.

Surpris surtout ému, M. Lelandais répondit que c'était une loi à Saint-Sulpice de n'accepter aucun présent, mais qu'aucune loi ne saurait prévaloir contre l'affection si sincère qui s'exprimait par un tel don. " Ce me sera une joie intime, ajouta-t-il, toutes les fois que je prendrai ce beau livre de la prière de vous avoir présents à l'esprit et de prier pour vous ".

Après la récitation des grâces et de l'Angelus, on se dirige dans les cours de récréation. La nuit n'était point venue, mais elle s'annonçait superbe pour les illuminations et le feu d'artifice qui devait couronner la fête. Les élèves, frémissant d'impatience, faisaient, dans les deux cours, les préparatifs immédiats. D'arbre en arbre l'on tendait des cordes, on suspendait des lanternes vénitiennes, on disposait des lampions autour des statues de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph.

Cependant, groupés autour de nos anciens maitres, MM. Charrier et Chevrier, qui sont venus s'unir à nous, nous causons gaiement d'autrefois. Il fait si bon. La chaleur du jour est tombée, et une douce fraicheur lui fait place. Et puis, il y a si longtemps que nous n'avions pas passé la récréation du soir au collège !

Peu à peu " l'ombre s'étend sur la terre ", les lanternes s'allument une à une dans les bosquets, entre les arbres ; et des pétards à feux roulants nous avertissent qu'une ardeur martiale s'est emparée de la communauté qu'il sera difficile de maitriser. M. Lelandais donne le signal du feu d'artifice en approchant une mèche enflammée de la première fusée. Bientôt une sorte de rivalité s'établit entre les deux cours. C'est à qui lancera les plus belles fusées. Soleils, pétards, fontaines jaillissantes, fusées de toutes sortes se succèdent pendant plus d'une heure. Les Petits lisent une consécration à Saint-Joseph ; les grands entonnent des cantiques à la Vierge. La fanfare, accompagnée de flambeaux, porte d'une cour à l'autre, le bruit et l'entrain. Un feu de joie monumental est allumé chez les Petits. Il brûle parmi les

applaudissements et les cris d'allégresse. Cependant les feux deviennent plus rares, le bruit diminue d'intensité : les plus brillantes fêtes ont une fin.

L'heure de se séparer était venue ; dix heures du soir avaient sonné. " Tempus fugit, fallit, praeterit ", disait le bon Lhomond, hélas ! en vain le prierions-nous avec le poète :

O temps, suspends ton vol, et, vous, heures propices,
Suspendez votre cours,
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.

Le temps passe, mais les émotions restent, émotions douces, fortes et vivifiantes. En quittant notre Alma Mater, nous emportions le souvenir d'une belle soirée. Belle soirée, en effet, que celle où l'âme vient se reposer auprès des anciens maitres, des luttes et des fatigues de la vie, et puiser, dans ces quelques heures de collège ces élans, ces enthousiasmes d'autrefois. Belle soirée, que celle où le coeur se réchauffe au contact de tant de coeurs amis, où la foi se ravive, où l'on devient plus forts pour les combats du lendemain.